



Faculté des géosciences et de l'environnement

HABITER COMME TRAVAIL ÉCOUMÉNAL : *chôresie, médiance, mitate*

Colloque scientifique en l'honneur d'Augustin Berque

Jeu­di 1^{er} juin 2017 | Géopolis, auditoire 1612

programme

14h00 : Introduction - Mathis Stock, *Université de Lausanne*

14h15-15h45

Habiter : pour quelle humanité ?

André-Frédéric Hoyaux, *Université de Bordeaux*

Esthétiques du savoir spatial dans la Pensée paysagère

Anne Volvey, *Université d'Artois*

Spatialités japonaises

Philippe Bonnin, *Laboratoire Architecture, Ville, Urbanisme, Environnement, Paris*

15h45-16h00 : Pause café

16h00-17h30

Mésologie et temporalité : ontogenèse, évolution, histoire -

Ludovic Duhem, *Ecole Supérieure d'Art et de Design, Valenciennes*

Les Parcs nationaux au Japon: clivage ultime ou possibilité de rencontre homme-nature?

Leila Chakroun, *Université de Lausanne*

Vers une éthique de l'attention à l'écoumène

Michel Lussault, *Université de Lyon*

17h30-18h15 : Discussion avec Augustin Berque, *EHESS, Paris*

18h15 : Conclusion - Mathis Stock

18h30 : Apéritif

HABITER : POUR QUELLE HUMANITÉ ?

ANDRÉ-FRÉDÉRIC HOYAUX, UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

Notre propos partira de la définition d'écoumène donnée par Augustin Berque, et qui implique selon lui l'habiter humain. « Or celui-ci, comparé à ceux des autres espèces vivantes, présente une série de caractères particuliers, que l'on veut résumer en disant qu'il est toujours et nécessairement, *à la fois*, d'ordre écologique et d'ordre symbolique. Il est *écosymbolique*. Il implique une appropriation à la fois matérielle et sémantique de l'étendue, un aménagement et une interprétation du monde, un écosystème et un éthosystème (un système moral), une viabilité écologique et un ordre axiologique (un ensemble ordonné de valeurs concrètement incarnées dans les choses), lequel se réfère ultimement à une vérité qui transcende cet ensemble et qui lui donne sens » (Berque A., 1996, *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 79-80).

Puisque l'écoumène est par principe relationnel, l'idée est de savoir si seuls les êtres humains sont doués de cette capacité à être en liens, en "relations" avec ceux/celles/ce qui les entourent, ceux/celles/ce dont ils s'entourent. L'être humain ne serait donc pas seulement dans un "rapport" conditionnel avec un environnement objectif comme le seraient les autres êtres vivants (si tant est qu'il puisse le penser comme tel) voire les autres objets censés ne pas l'être (les astres, les montagnes, ...). Il serait alors le seul sur ce principe à pouvoir déréaliser la condition même de ce rapport pour se construire sa propre relation. Et c'est d'un côté cette déréalisation et de l'autre cette construction qui en fonde son humanité et l'extirpe en tant qu'être vivant de son animalité. Pourtant la mésologie peut aussi assumer l'idée qu'il y aurait une relation particulière, singulière d'une espèce à son milieu comme le suggèrent les travaux de Von Uexküll. Cela sous-entend que l'être humain, pour qu'il puisse conserver cette humanité, doit aller au-delà de cette relation particulière. En effet, l'être humain ne serait pas seulement régi par une perception d'ordre purement physiologique, voire neurobiologique, comme celle de ces autres êtres vivants doués mais aussi noués de leurs instincts (retour à la notion de rapport), mais bien aussi pétri du désir de se libérer pour aller vers un au-delà, un hors de ce milieu.

L'être humain n'est donc pas seulement un être d'anticipation comme le seraient les animaux ou les robots mais un être capable de poésie, d'adaptation en une situation qui le sort d'un contexte imprévu par le sens même qu'il donne à cette situation à travers l'interprétation symbolique qu'il opère de sa réalité. L'être humain ne serait donc pas juste lié aux déterminismes de ses instincts, comme les animaux qui ont engrammé un ensemble de réaction à générer selon chaque contexte ; ou de ses automatismes, comme les robots capables de répondre mécaniquement à des milliards de possibilités (Jeu de Go).

Les questionnements suivant seront abordés, *en toute humilité*, autour de la mésologie (et donc des notions-concepts d'environnement, milieu, monde), de l'éthique (conflit Berque-Serres sur le droit naturel), de l'acteur (et notamment à travers ses compétences supposées d'intériorité subjective, d'intentionnalité, qui le différencieraient *a priori* des animaux et des robots), de la perception comme élément conditionnant (déterminisme), conditionnel (affordance, actant) ou constitutif de l'habiter humain, et de manière implicite alors, du sens comme lecture hermétique ou herméneutique de la réalité.

ESTHÉTIQUE DU SAVOIR SPATIAL DANS *LA PENSÉE PAYSAGÈRE* D'A. BERQUE

ANNE VOLVEY, UNIVERSITÉ D'ARTOIS

La pensée paysagère d'Augustin Berque (2008) occupe une place singulière dans l'œuvre de son auteur. Ce texte court et illustré apparaît en effet comme la dernière étape d'un cycle d'ouvrages dans lesquels Augustin Berque élabore la question du et instruit notamment les deux concepts majeurs qu'il propose : la *médiance* et l'*écoumène*. Au mitan des années 2000, son œuvre connaît une inflexion thématique vers l'habiter, mais aussi vers une réflexion plus globale sur la mésologie. Ce texte est également singulier dans la mesure où il repose sur une expérience de terrain dans le Haut-Atlas marocain, région qui n'a jamais été l'objet d'une curiosité scientifique de la part d'Augustin Berque qui a travaillé jusque-là au (et à partir du) Japon. Il marque aussi une étape dans un cycle japonais qui connaîtra en 2011 un point d'orgue avec la traduction et le commentaire par Augustin Berque du *Fûdo* du philosophe Watsuji (2011), texte à l'égard duquel il a une dette intellectuelle.

La pensée paysagère est donc un texte au statut complexe, qui vient clore le cycle paysager d'A. Berque : *compendium* par lequel il revient sur les éléments clés de celle-ci, il se fait aussi *récit de voyage* et *tombeau*, pour présenter les conditions de possibilités biographiques de celle-ci. Par sa dimension fortement égo-géographique, il installe les pratiques de terrain et de dessin en situations d'un engagement esthétique par lesquelles la problématique identitaire du sujet, Augustin Berque, trouve à se frayer dans l'objet paradigmatique de la mésologie berquienne, le paysage, jusqu'à participer fortement du *distinguo* posé dans le texte entre « pensée *du* paysage » et « pensée paysagère ». Je propose plusieurs types d'outils théoriques de type psychanalytique, appelés à la fois par le texte lui-même, par les diverses théories du paysage construites à partir d'une prise en considération des pratiques/expériences par divers courants de pensée en géographie et dans d'autres disciplines, et par les référents théoriques que je mobilise depuis plusieurs années autour de ces questions (identité-subjective, pratiques de terrain et de dessin, représentation des données issues de la pratique et de l'expérience). La communication reviendra sur les esthétiques du savoir spatial qui en découlent pour se saisir de cette dimension esthétique et pour en élaborer les différents régimes.

Bibliographie :

Berque, A., (2008), *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks, coll. Crossborders.

Volvey, A. & Calbérac, Y., (2014), « Chose obscure avant qu'on la dise » : Une lecture égo-géographique de *La pensée paysagère* d'Augustin Berque. *Géographie et cultures*, n° 89-90, pp. 151-197.

SPATIALITÉS JAPONAISES

PHILIPPE BONNIN, LABORATOIRE ARCHITECTURE, VILLE, URBANISME, ENVIRONNEMENT, PARIS

Les dispositions de l'espace ont pour vocation de nous signifier, avant même l'usage du verbe, et plus directement que lui, le sens dont on a investi les choses, le sens qu'on y a condensé. Le but est alors de faire émerger ce qui fait la spatialité d'une société et d'une culture, et comment cela se dit à travers mille faits et gestes communs ou ostentatoires, ordinaires ou grandioses, à toutes les échelles et dans tous les registres où se déploient les vies humaines.

Ces dispositifs spatiaux que nous collectons et rassemblons ne parlent-ils pas en fait une langue particulière, celle que nous cherchons à reconstituer, une langue de la spatialité ? Quelle est-elle ? C'est le rapport singulier qu'une culture entretient avec l'espace, la manière dont elle en use, dont elle l'aménage, dont elle fait dire à chacun – de manière préverbale précisément – les choix essentiels dont elle rend chacun complice, porteur plus ou moins conscient, détenteur ; vocabulaire qui se constituerait des dispositifs et notions qui structurent la ville, l'habitat et le paysage, de tout ce en quoi et comment l'espace est mis en œuvre par la société pour s'accomplir et s'affirmer, selon une grammaire topologique propre. Elle est à l'œuvre en sous-main de tous les faits que nos sociétés inscrivent dans l'espace, présente à la base de chacun d'eux précisément : elle est leur dimension commune, leur langage commun. Chaque individu est tour à tour locuteur et auditeur, pourvu d'une compétence plus ou moins développée, à chaque instant. C'est dans l'expérimentation permanente, dans l'épreuve corporelle et psychique de l'espace, que l'individu construit et éprouve son être, son rapport à l'autre, au monde, à la société. Au point que penser ou parler l'espace, c'est penser tout court. Nous sommes porteurs et constitués de ces structures topologiques, nous les vivons dans notre chair.

La spatialité, c'est donc aussi la manière de donner forme au monde, et si possible une forme rassurante parce que congruente au monde interne. C'est donc aussi ces opérations d'internalisation et d'externalisation elles-mêmes, de représentation et de construction que nous sommes sans cesse amenés à conduire,

Que serait une spatialité « japonaise », avide de se distinguer ? C'est la question qu'A. Berque s'était déjà posée, se gardant bien du piège tendu par la complainte lancinante des « nippologies ». Il faut toujours « *se garder de l'impression que l'Occident et le Japon s'opposeraient absolument, qu'ils représenteraient les deux pôles d'une sphère des possibles ; car, chacun de son côté, ils participent de configurations culturelles dont ils ne forment pas toujours les lieux extrêmes. Du reste, dans le temps comme dans l'espace, le Japon est un objet divers, et l'Occident plus encore.* »

Car en fait, le rapport qui lie la culture spatiale nipponne à la nôtre, ne se réduit pas à de simples rapports de contraste, d'opposition, de symétrie. Il est autrement plus complexe. Placées face à un éventail de problèmes liés à la vie des hommes en société, chaque culture a répondu par une distribution différente de ses préoccupations, des valeurs qu'elle investit, dans une figure qui lui est propre, et qui aspire à la cohérence. Elles auront donné ou non des lieux à l'individu, à la famille, aux divers groupes et groupements, à l'eau et au feu, au travail et au repos, au quotidien et au sacré, à la naissance et à la mort, aux vivants et aux esprits défunts, mais selon des choix qui leur sont propres.

Ce n'est là qu'un schéma d'analyse, mais avec lequel on aura au moins dépassé la position détestable de l'exotisme en position de surplomb, auquel il ne faut concéder aucune place. Dépassé sans doute aussi l'écran de fumée lancé à la figure de l'étranger pour rendre la réalité opaque et mystérieuse, et qu'il faut refuser. Dépassé le refuge dans l'allusion impressionniste ou savante, pour mystifier. Dépassé encore le renvoi systématique au sublime, pour échapper à la réalité triviale, au réel.

A. Berque se permettait de douter, modestement, en postface : « *cet essai aura-t-il livré autre chose qu'une opinion singulière sur un pays singulier ?* ». On ne connaît pas de lecteur qui ait eu quelque doute pour répondre, après son travail pionnier et minutieux, tout en nuances.

L'expérience montre en effet que toute affirmation rapide et péremptoire, définitive, (sur le Japon tout particulièrement) se trouve immédiatement démentie d'un contre-exemple, comme si quelque volonté sous-jacente s'évertuait à ne jamais se laisser enfermer dans un schéma trop univoque, s'attachait à explorer toujours et comme nécessairement plusieurs voies. En fait, une chose ne peut y exister seule, ou sous une seule espèce : non seulement elle demeure dans un rapport constant et systématique avec son opposée, son contraire non exclusif, mais même plus souvent encore elle prend place dans une de ces trilogies graduées que les japonais affectionnent. Penser le monde et la spatialités japonais dans une seule et unique direction devient désormais impossible.

MÉSOLOGIE ET TEMPORALITÉ : ONTOGENÈSE, ÉVOLUTION, HISTOIRE

LUDOVIC DUHEM, ECOLE SUPÉRIEURE D'ART ET DE DESIGN, VALENCIENNES

Qu'en est-il du temps pour la mésologie ? Cette question semble provocatrice et entrer directement en contradiction avec son postulat fondamental : « l'être de l'humain est géographique ». Pourtant, la mésologie est loin d'être une pensée accordant un *privilege exclusif* à la spatialité, la temporalité étant d'emblée affirmée par Augustin Berque comme constitutive de l'existence et de l'étude des milieux humains. La médiance n'est pas ainsi autre chose que le *sens spatio-temporel d'un milieu*.

Ceci étant dit, il n'en demeure pas moins que la temporalité comme telle ne semble pas aussi aisée à saisir dans son *sens mésologique* que la spatialité repensée à travers toute une série de notions comme la *chôra*, le lieu, le milieu, etc. qui en font autre chose qu'un absolu, qu'une étendue mesurable ou qu'une forme a priori de la sensibilité. Plus précisément, il s'agit ici de comprendre en quoi la critique radicale du dualisme et du topos occidental moderne (TOM) *transforment la question du temps et sa relation à l'espace*.

C'est pourquoi, il nous faut revenir sur les rapports entre *chôra* et *genesis*, entre lieu et durée, entre milieu et évolution, proposés par la mésologie, afin d'en dégager la dimension temporelle et même *temporalisatrice*. Le triple héritage de Heidegger (ontologie), de Leroi-Gourhan (évolution) et de Watsuji (histoire) apparaîtra alors comme décisif dans sa dimension critique, et les notions de médiance, de concrescence et de trajection pourront révéler la complémentarité spatio-temporelle essentielle à toute pensée du milieu.

Plus généralement, notre proposition est donc une invitation à développer une *pensée des temporalités médiales* – ce que nous examinerons à travers *Écoumène* et *Poétique de la Terre* –, mais au-delà de cette invitation, nous voudrions aussi proposer une *mésologie de la temporalité* qui puisse redéfinir mésologiquement le temps comme *durée vécue à travers un milieu*, et contribuer ainsi à changer notre manière d'habiter en montrant qu'elle est toujours déjà une manière d'habiter le temps.

LES PARCS NATIONAUX AU JAPON :

CLIVAGE ULTIME AU POSSIBILITÉ DE RENCONTRE HOMME/NATURE?

LEILA CHAKROUN, UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

« Ce qu'une société voit dans la *nature* est toujours *fonction de sa propre nature* » (Berque, 1986 : 12), ce qui en cascade « détermine toutes ses institutions » (Emerson, 1856), et tout particulièrement les parcs nationaux. Ils sont porteurs de l'époque et du lieu dans lesquels ils ont vu le jour, et sont, en ce sens, ni tout à fait naturels ni tout à fait culturels, mais le résultat historique de la relation d'une culture à « sa » nature. Pour le Japon dont la culture et la *nature* étaient radicalement différentes de celles des États-Unis où a émergé l'idée des parcs, il était vraisemblable que la traversée transpacifique ait affecté leur *raison d'être*, autrement dit, que le changement de *topos* ait modifié leur *chôra*.

Le Japon a constitué ses huit premiers parcs nationaux en 1934 dans le « but de protéger les superbes sites naturels du Japon et les préserver pour les futures générations afin qu'elles puissent en faire l'expérience avec le même sentiment d'émerveillement et de joie que nous ». Ils rejoignent le modèle américain dans leur aspect esthétique, sans pour autant adopter telle quelle la *wilderness*, nature sauvage encore « inviolée », physiquement éloignée des « turpitudes de l'humanité » (Larrère & Larrère, 1997 : 184). Si l'idée sous-jacente de protection a pu être exportée, le concept de *wilderness*, intraduisible, a été réajusté.

Pour penser et comprendre cet « ajustement », j'ai mené des entretiens auprès d'acteurs du terrain, et les ai analysés au regard de la lecture fine du milieu japonais que fournit Augustin Berque (1986), et à l'aide de la terminologie – prémices de la mésologie – qu'il développe. Il en ressort que, bien que le milieu nippon ait été significativement modifié au 20^{ème} siècle, – détruit au point qu'il ait fallu importer les outils occidentaux de protection de la nature (ibid : 204) – l'introduction des parcs ne semble avoir bouleversé ni la médiance, ni la chorologie nipponne. Revenons donc sur ces concepts. La médiance est le sens historique que revêt la relation entre un peuple et son milieu. Dans le discours des interviewés, la nature est toujours associée à des aspects traditionnels typiques de la culture japonaise que des chercheurs ont mis en lumière (entre autres, Berque, 1986 ; Kalland & Asquith, 1997 ; Knight, 1997). La nature y est toujours considérée comme la source et finalité de toute chose, y compris celles de l'existence humaine et de la culture. La chorologie japonaise, « grandes catégories spatiales qui structurent le rapport nature/culture dans la territorialité japonaise » (Berque, septembre 2012) permet de mettre en lumière comment le Japon a réussi à concilier l'idée de *wilderness* paradigmatique du dualisme romantique de l'époque, avec une médiance allant, à l'opposé, dans le sens d'une coexistence homme/nature. La *wilderness* a été subtilement associée au concept de *yama*, terme qui représente premièrement les montagnes, mais qui désigne plus largement l'archétype de l'espace inhabité, et par extension la résidence des dieux (*kami*). Onze des douze premiers parcs furent ainsi localisés en région montagneuse, comprenant plusieurs lieux sacrés tels que le Mont Fuji et le sanctuaire *Futarasan* à Nikko.

Yama n'est cependant pas l'opposé de *sato*, lieu habité par les humains, car les dieux se déplacent de l'un à l'autre selon les saisons, ce qui brouille les frontières entre les deux (Berque, 1986 : 73). En « parquant » le domaine des dieux, les parcs nationaux ont imposé une frontière plus claire entre le peuple japonais et la nature *extra-ordinaire*, qui s'est toutefois avérée salvatrice au vu de l'ampleur qu'a pris la destruction de la nature dès les années soixante. Mais une frontière n'est pas un mur : elle reste franchissable. Si la *wilderness* semble avoir emmurée la nature, les parcs nationaux japonais semblent plutôt se fonder sur la symbolique du pont, clarifiant la frontière, tout en reliant les deux rives que l'histoire avait déconnectées.

Bibliographie

- Berque, A. (1986). *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris : Gallimard.
Berque, A. (septembre 2012). Kôgen, Chorologie, Senjôchi, Fûsui. *Mesologiques. Études de milieux*. <http://ecoumene.blogspot.ch/2012/09/kogen-chorologie-senjochi-et-fusui.html>
Kalland, A. & Asquith, P.J. (ed.) (1997). *Japanese Images of Nature. Cultural Perspectives*. Surrey: Curzon Press.
Knight, A. (2004). *Veneration or destruction? Japanese ambivalence towards nature, with special reference to nature conservation*. [M.A. Thesis] Canterbury (NZ): University.
Larrère, C. & Larrère R. (1997). *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*. Paris: Editions Flammarion.
Ministry of the Environment. Government of Japan (MoE). *Definition of National Parks. History and Organization*. URL: www.env.go.jp/en/nature/nps/park/about/history.html

VERS UNE ÉTHIQUE DE L'ATTENTION À L'ÉCOUMÈNE

MICHEL LUSSAULT, UNIVERSITÉ DE LYON

Augustin Berque a apporté à la géographie francophone le renouveau de l'intérêt à l'écoumène. Ce concept était tombé quelque peu en désuétude, en raison de l'évolution des sciences sociales vers une objectivation de plus en plus froide et distante des questions de relation des humains à leurs milieux de vie. Surtout, dans ce grand livre qu'est « Etre humains sur la terre » Berque ouvre, par le sous-titre de l'ouvrage, un champ de réflexion immense puisqu'il entend poser des « principes d'éthique de l'écoumène ». Il est en ce sens précurseur et depuis quelques géographes ont voulu arpenter ce chemin de l'interrogation éthique. Cette intervention proposera de nourrir une telle réflexion en croisant les approches initiales d'Augustin Berque et une tentative d'importer à l'éthique de l'écoumène la théorie philosophique du « Care ». On montrera comment cette importation permet de définir une double dimension du « care » écouménal : un « porter-attention » aux caractéristiques de l'écoumène et un « prendre-soin » de celui-ci. Cela permet de définir une éthique de l'écoumène qui autoriserait d'aborder différemment les questions d'adaptation des sociétés au changement global.



Augustin Berque est géographe et orientaliste, directeur de recherche retraité à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris.

Ses travaux portent sur le rapport des humains au milieu, c'est-à-dire les multiples significations et modes d'existence de l'environnement pour l'humanité ou certaines cultures. Ainsi, il met en œuvre une théorie originale sur la manière dont l'environnement est approprié par différentes cultures, notamment occidentale et japonaise.

Augustin Berque crée un vocabulaire nouveau – médiance, chôrésie, trajection, relation éco-symbolique, etc. – pour proposer une nouvelle théorie du rapport à l'environnement. Cette théorie croise les apports de la philosophie, de la géographie et de l'écologie.

Ainsi, il propose une articulation novatrice qui transcende les champs disciplinaires et fait émerger un champ nouveau qu'il appelle « mésologie ».

Il est l'auteur de multiples ouvrages et articles scientifiques, dont :

Le Sauvage et l'artifice, les Japonais devant la nature, Paris, Gallimard, 1986.

Médiance, de milieux en paysages, Paris, Belin/Reclus, 1990.

Cinq propositions pour une théorie du paysage, Seyssel, Champ Vallon, 1994.

Les Raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse, Paris, Hazan, 1995.

Etre humains sur la Terre, Paris, Gallimard, 1996

Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains, Paris, Belin, 2000.

Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident, Paris, Le Félin, 2010.

Milieu et identité humaine. Notes pour un dépassement de la modernité, Paris, Donner lieu, 2010.

Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie. Paris, Belin, 2014.